

Née en Roumanie, **Daniela Hurezanu** vit aux Etats-Unis où elle prépare un doctorat de littérature française. Thèse sur Maurice Blanchot. Ses écrits non-académiques sont des mini-récits à caractère parabolique.



## La Vie comme un rêve

**C**haque soir avant qu'il s'endorme, la nourrice lui chantait, tout en lui caressant les boucles dorées, les mêmes vers:

La vie est comme un rêve,  
Mon âme est délicate comme une fleur,  
Comme les flots sur la grève  
Ma jeunesse s'en va  
D'erreur en pleurs.

C'était avec cette chanson qu'elle endormait autrefois son père, le roi, et c'était avec elle qu'elle endormait maintenant le fils. Pendant longtemps le fils l'avait écoutée, émerveillé par la sonorité douce des mots, comme des gouttes d'eau qui tombaient régulièrement pour se faire écho dans la dernière ligne, si mystérieusement envoûtante: "d'erreur en pleurs." Quand il fut à l'âge de poser des questions, il demanda à son père "Pourquoi 'ma jeunesse s'en va d'erreur en pleurs'?" et le sage homme se gratta la barbe et répondit gravement: "C'est que les hommes, mon fils, prennent pour la vie les images qui ne sont que des fantômes, des erreurs qu'ils poursuivent obstinés et insensés, et de là se tirent tous leurs malheurs." Le fils demanda alors s'il n'y avait pas de solution à ce problème que les hommes semblaient créer eux-mêmes, et le père se gratta de nouveau, la barbe, l'oreille et un autre endroit que nous ne pouvons indiquer ici, et répondit avec un gros soupir: "Oh, mon fils, si les hommes pouvaient trouver la réponse à ça, ils trouveraient la clé de l'univers. Il n'y a pas de réponse ou, s'il y en a, ce n'est que le rêve de tous les hommes, depuis toujours, l'immortalité. Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort." C'est tout ce que le père dit au fils, quelques mots, mais ils restèrent avec lui et ne le quittèrent plus, ni quand il allait jouer avec ses compagnons de jeu, ni quand il essayait de trouver son chemin dans le labyrinthe des verbes latins, ni plus tard, quand il prit le goût des filles, qui lui semblaient, cependant, la voie la plus courte vers cet âge d'or dont son père lui avait une fois entre-ouvert la vue. Mais le voeu du destin fut qu'il ne soit pas fait pour les chemins courts, et un jour, ayant atteint l'âge où il pouvait monter à cheval sans aide, se moucha

vigoureusement, cracha trois fois avec un bruit qui arrêta à mi-chemin l'oeuf d'une poule en train d'éclore, fit le signe de la croix et le voilà devant son père.

— Père, dit-il, je m'en vais dans le monde chercher jeunesse sans vieillesse et vie sans mort, car depuis que tu m'en as parlé, je ne retrouve plus ma paix. J'ai perdu mon sommeil, et la vie me quitte du jour au jour. Je vois de belles filles, mais mes paupières sont d'une lourdeur de plomb, et leur beauté passe à côté de moi comme une inconnue, car mon esprit est toujours ailleurs. Mon corps est en bonne santé et plus fort que celui de tous mes camarades; s'il le veut, il peut porter hommage à la beauté de douze femmes en un jour, mais hélas, la tristesse de mon âme ne fait que s'accroître et je sens que ma jeunesse s'écoule comme les grains de sable sous le vent. Père, donne-moi ta bénédiction!

En vain le pauvre père essaya-t-il de lui faire changer d'avis; en vain se jeta-t-il par terre, rompu de douleur et de désespoir. Le fils avait déjà pris son parti et c'était irrévocable.

Il quitta la maison de ses parents et le royaume de son enfance un jour d'été, à midi. Les cloches battaient, le roi mordait sa barbe et le chat miaulait car il perdait son compagnon le plus proche des longues journées passées auprès de la cheminée, en un céleste tête-à-tête. Il partit et le monde se coupa en deux: avant et après.

Il connut, à tour de rôle, l'immensité du désert et de l'eau. Il était devenu comme le désert: dur, muet et imperturbable. Sa vie semblait avoir commencé nulle part et se diriger vers une ligne aussi proche et aussi intangible que l'horizon. Il marchait depuis longtemps sur le sable chaud et d'une blancheur trompeuse, blanc comme la neige. Il ne savait plus s'il était dans un rêve qui allait bientôt finir ou si c'était une incroyable réalité qu'il aurait aimé être le tissu d'un rêve. De là, l'irréalité de son corps, de plus en plus comme le désert, transparent et tellement...impropre. Il essayait de se rappeler son nom, mais celui-ci semblait s'être égaré quelque part, dans un passé en-deçà du temps, caché par une infinité de grains de sable.

Une nuit il rêva d'une fleur d'une beauté sidérante. La fleur était en haut d'une montagne de sable, avec une petite tige fragile et une corolle bleue projetée sur le ciel dont elle semblait être coupée. Mais encore plus enchanteur que son bleu-ciel était son parfum, délicat et si fort à la fois, contenant un mélange de pin, de noisettes écrasées, de croûte verte de noix et un rien de violette. Le parfum était si envoûtant qu'il semblait pénétrer chaque cellule de son corps. Il sentit qu'il allait mourir s'il n'allait pas posséder la fleur en éternité, il tendit la main pour la toucher, mais elle recula, il la tendit de nouveau, il sentit le sable monter jusqu'à ses chevilles, jusqu'à ses genoux, jusqu'à ses cuisses. Il se réveilla au dernier moment et il garda pendant des semaines la sensation du sable grinçant entre ses dents. Du parfum dans le nez et tout autour de son être, aussi. Il marchait maintenant enveloppé comme dans un halo dans la réminiscence du parfum, et porté par un seul désir: avoir la fleur.

Après des jours et des nuits de marche exténuante sous le soleil qui semblait absorber tout le bleu du ciel en une fleur énorme de feu, il arriva, quidid par le parfum qui ne le quittait jamais, au pied de la montagne. L'odeur était si forte qu'elle le portait plutôt qu'il

ne marchait. C'était l'univers entier devenu arôme, et sa conscience se laissa emporter. Quand l'odeur devenu si intense que ses tempes faillirent exploser, son sang ayant l'air d'essayer de s'échapper de son corps et de tâcher la nudité d'alentour, il la vit. Invraisemblablement petite, une apparence presque. Il la toucha et voulut la porter au bout du nez pour s'enivrer de son parfum, mais il lui fut impossible de bouger. Ses jambes étaient paralysées, et sa tête dondelinait à droite et à gauche sous le vent. Il se sentit extrêmement faible et léger, et se dit qu'il était peut-être malade. Puis, il ne se dit plus rien.

Il se réveilla comme après un long sommeil, avec la sensation curieuse qu'il avait perdu quelque chose de très important, mais il ne pouvait se rappeler quoi. Quoi que ce fût, c'était caché dans une couche si profonde de son être, qu'essayer d'en ramener à la surface de la mémoire un quelconque souvenir, si vague fût-il, ne faisait que remuer les flots du vide de son être, et remplacer l'absence où il se trouvait à présent par un vide sans commencement et sans fin. Dans ses efforts de se souvenir, il trébucha et, brusquement, fut frappé par la vue d'une longue spirale ouatée qui descendait le long de son corps et le suivait comme un serpent. C'était sa barbe, blanche et rugueuse, qui avait grandi d'une manière inattendue. Quand il se convaincut que le serpent était inoffensif, il se dit: "Tiens, j'ai la barbe d'un vieil homme."

Pendant quelque temps, la barbe le gêna terriblement, car elle était lourde et se posait tout le temps entre ses jambes. Mais, quand tout d'un coup il se trouva devant une surface immense d'eau qui devait être l'océan, et qui cependant était cristalline et limpide comme un lac, il lui trouva une utilisation. Avec précaution, il l'étendit sur l'eau et ensuite se mit dessus. Ainsi, il se trouvait entre le ciel et la mer, et pouvait regarder les nuages, d'autres barbes blanches et entortillées, croissant l'une de l'autre, décroissant, s'allongeant, disparaissant dans le bleu du ciel... Sept fois (ou peut-être sept cent fois) le soleil accomplit son cycle au-dessus de sa tête, et quand il ouvrit les yeux et se tâta, vit qu'il n'avait plus de barbe... Disparue, comme les nuages qu'il avait regardés pendant sept jours. Il voulut voir comment il continuait à flotter sur l'eau, mais l'eau était disparue aussi. Il était dans une clairière, entouré d'arbres, il se sentait jeune, fort et plein de joie. Il commença à courir pour arriver plus vite il ne savait pas exactement où.

Il se trouva bientôt devant un immense château, et l'émotion fut si forte qu'il faillit tomber. C'était le premier habitat humain qu'il voyait depuis des semaines (ou des années?). Comme il se dirigeait vers le portail, il sentit ses pieds si légers qu'ils semblaient porter son corps d'eux-mêmes, et eut la sensation qu'il avait déjà vu ce château. Mais il était beaucoup trop plein de joie pour y penser, et frappa. Il attendit assez longtemps avant qu'une voix de jeune femme s'entende derrière la porte:

— Qui est-ce?

— C'est un ami, répondit-il, et un long silence s'ensuivit. Puis, comme un petit débat auquel d'autres voix féminines se joignirent, et finalement la porte s'ouvrit. Il se frotta plusieurs fois les yeux pour se convaincre que ce qu'il voyait n'était pas un rêve: trois jeunes filles, les plus belles filles qu'il ait jamais vues, identiques en tout, le regardaient en

souriant. Elles virent son désespacement et commencèrent à pouffer de rire, puis, comme incroyables qu'il était en effet vivant, le touchèrent à tour de rôle et toutes à la fois, en poussant des cris de joie :

— Mais qu'il est jeune ! Et quels beaux cheveux ! Regarde, soeur, ses mains !

Elles ne pouvaient pas croire qu'après tant d'années de solitude, le ciel leur avait envoyé un jeune homme si beau et, apparemment, un vrai gentilhomme, et le regardaient comme une merveille. Puis, lui firent apprendre qu'il était arrivé au pays de la Jeunesse sans Vieillesse et Vie sans Mort, et qu'il pouvait y vivre en éternité avec elles et faire tout ce que bon lui plaisait, sauf aller dans la Vallée des Pleurs.

Plusieurs années passèrent — deux, dix, dix milles, qui sait ? — dans la plus parfaite harmonie. Un jour, quand les filles étaient à la chasse, il était en train de courir après un lapin pour voir s'il pouvait l'attraper. Tout d'un coup, le lapin disparut, et il se trouva au croisement de deux sentiers. L'un disait "Vallée des Pleurs," l'autre, "Vallée des Fleurs." Il s'arrêta pendant quelques instants, se souvenant vaguement de quelque chose que les jeunes filles lui avaient dit sur la Vallée des Fleurs; ou, c'était peut-être sur la Vallée des Pleurs? Il voulait à tout prix attraper le lapin, alors, sans beaucoup y penser, prit le sentier de la Vallée des Pleurs, tout en se disant qu'il pouvait à tout moment revenir sur ses pas et prendre l'autre chemin, au besoin. Mais plus il avançait, plus une force irrésistible l'attirait vers le coeur de la forêt; après quelque temps il courait, comme pour échapper à une voix qui résonnait sans cesse dans ses oreilles : "erreur, erreur, erreur..." Les fleurs disparaissaient, il commença à pleuvoir, et avec la pluie, chose étrange, les couleurs des plantes d'alentour commencèrent à couler aussi, comme un maquillage sous un jet d'eau. Il s'assit, essoufflé, sur une pierre, et une tristesse infinie s'empara de lui. L'image de ses parents, cachée aux tréfonds de son être, surgit brusquement à la surface. Il pleura pendant des heures et quand il fut de retour, sa décision était prise.

Il se mit en chemin et les filles l'accompagnèrent jusqu'au bout du royaume avec les sanglots et le désespoir de son père autrefois — l'une se tirait les cheveux, la deuxième se jetait par terre en hurlant et la troisième lui criait : "Insensé !"

Nous ne savons pas beaucoup sur son voyage de retour. Mais nous savons qu'il était parti jeune et qu'il revenait vieux.

Quand il arriva, finalement, dans la ville de son enfance, ses yeux étaient si faibles et ses sourcils si gros qu'il pouvait à peine distinguer les choses autour de lui. C'était le soir et l'ombre de la nuit tombante s'enroulait comme un voile grisâtre autour des arbres qui semblaient pousser de longs soupirs. Il les regarda de plus près et vit qu'aucun arbre n'avait de feuilles et que leur croûte était couverte d'une sorte de poudre grise comme après un incendie. Brusquement, le silence inhumain de la ville le frappa comme une pierre, et il se rendit compte que tout était mort autour de lui. Aucune créature, aucune voix ne troublaient le silence mortuaire, et de longues toiles d'araignée liaient les arbres les uns aux autres, on aurait dit un rideau qui invitait à être percé. Il frissonna et eut le sentiment qu'il avançait vers un au-delà sans espoir de retour. Il se rappela le conte de la belle au bois dormant que

sa nourrice lui racontait pendant l'enfance et se dit que peut-être un simple baiser aurait suffi pour ramener tout à la vie. Mais personne ne dormait ici, car il n'y avait personne. Il entra dans le château qui n'était plus qu'une ruine, avec l'instinct sûr qu'il allait trouver quelque chose de très important. Il entendit un hiboux et vit un rat qui sortait en courant d'au-dessous un grand meuble en bois. Les larmes lui vinrent aux yeux, car c'était l'endroit où son père mettait ses jouets. Il s'approcha lentement et ouvrit le couvercle.

— Enfin, te voilà. J'ai failli mourir moi-même en t'attendant. Laisse-moi t'embrasser.

C'était la Mort, dont il sentit pour un instant le souffle froid lui effleurer les joues. Puis, il tomba raide.

#### Note

<sup>1</sup> Inspiré d'un conte de fée roumain.